



2. Sous la direction de Goddeeris, I., Lauro, A. & Vanthemsche, G., *LE CONGO COLONIAL Une Histoire en questions*, Renaissance du Livre, 2020 – broché ; 464 pages, 150x230 mm ; 30 €.

La préface est rédigée par M. Guido Gryseels, directeur de l'AfricaMuseum « rénové ». Comme le fait remarquer à très juste titre un ancien d'Afrique, Boudewijn Eggermont, rédacteur de la revue De Mohikaan : « Voilà qui est déjà, en soi, de mauvais augure car Gryseels est le propagateur convaincu d'une présentation de la colonisation sous ce triple slogan réducteur : racisme, exploitation et violences. Avec ça, tout est dit et cela nous donne d'emblée une idée de l'atmosphère qui nous attend à la lecture de ce livre. » Pour préciser encore davantage cette approche, le livre commence, dans son introduction, par pointer du doigt le combat mené par « une frange (certes vieillissante) d'octogénaires ayant vécu sur place les dernières années du Congo Belge ; des anciens coloniaux sincèrement convaincus d'avoir apporté le progrès en Afrique » et qui n'hésitent pas à « diffuser, aujourd'hui encore, des publications et des prises de position dans lesquelles ils soulignent les aspects positifs de la colonisation, tout en minimisant ses aspects négatifs. » Le message du livre est très clair ; la colonisation est un mal absolu et elle ne peut donc avoir généré que des effets négatifs. Pourtant ces « anciens » d'Afrique parlent en connaissance de cause, car ils ont vécu sur place les situations qu'ils décrivent. Ils n'en occultent pas les aspects négatifs, mais ils les situent dans le contexte de l'époque et leur opposent les indéniables effets positifs qui les compensent largement. À l'aide de questions concrètes, le « Congo colonial » offre en une ving-

taine de chapitres un aperçu exhaustif de notre passé colonial. Comment l'administration autocratique de l'État Indépendant du Congo par Léopold II a-t-elle fonctionné et que savons-nous à propos des victimes ? Quels furent les profits réalisés au Congo et qui en furent les bénéficiaires ? Comment les Congolais, hommes et femmes, ont-ils vécu la colonisation ? Comment ont-ils résisté ? Quel fut l'impact de la colonisation belge sur la nature ? Quelles ont été les conséquences de la politique coloniale belge en matière d'infrastructure, d'éducation, santé publique et recherche scientifique ? Les missionnaires ont-ils donné à la colonisation un visage plus humain ? Ces questions constituent une nouvelle approche de notre passé colonial et viennent à point nommé au moment où une commission parlementaire va se pencher sur ce passé qui fait toujours l'objet de tant de polémiques. Si les auteurs du « Congo colonial » s'étaient tenus à leur objectif : « présenter les résultats de la recherche actuelle et les connaissances scientifiques d'aujourd'hui à un large public, et développer ainsi une nouvelle vision globale de la thématique », c'eût été louable et très utile. Hélas, ils n'ont pu se dépêtrer de leurs préjugés et c'est d'autant plus navrant qu'en agissant ainsi, ils n'ont fait que creuser encore plus profondément le fossé opposant les contempteurs irréductibles de notre passé colonial à ceux qui le jugent de façon objective. Tout ce qui est décrit dans leur livre est dépeint comme étant teinté de racisme, exploitation et violences, ce fil rouge conducteur qui revient à tout bout de champ. Racisme est en ce moment le mot à la mode. Nous ne serions partis pour la colonie que parce que nous étions « fondamentalement racistes et imbus de notre supériorité ». Prenons par exemple les soins de santé. Ceux-ci ont toujours été vus comme étant le fer de lance de l'œuvre « civilisatrice » des Belges au Congo. Il est communément admis que la qualité des soins de santé au Congo lui valait la deuxième place du podium en Afrique, juste après l'Afrique du Sud, où vivaient plus de cinq millions de Blancs, alors qu'on arrivait à peine à 80.000 au Congo belge. Cette deuxième place est une véritable prouesse pour notre petit pays dans un aussi vaste territoire. Voilà pourquoi le chapitre 22 s'attache tout spécialement à « broser un tableau nuancé de la médecine coloniale 'belge' ». Ce qui reviendra à la discréditer intégralement.

Déjà le ton utilisé est constamment dénigrant : « Les Belges estimaient que les Congolais étaient totalement ignorants en matière de maladies et de soins de santé. Pourtant les Belges durent faire appel à la population locale pour assurer les soins médicaux. » Ce « pourtant » dépasse les bornes. « Ce manque d'effectifs amène peu à peu le colonisateur à s'assurer la collaboration d'un petit nombre de Congolais pour dispenser des soins de santé. » Exactement comme si, comme l'écrit Boudewijn Eggermont, c'était à contrecœur et que, sous chaque palmier, un diplômé noir en blouse blanche était assis à attendre qu'on fasse appel à ses services. « Qui plus est, les soins de santé sont encore empreints d'une vision utilitaire. Ils sont en grande partie réservés aux Congolais qui revêtent une certaine importance aux yeux des pouvoirs publics, tels que les soldats et le personnel auxiliaire. » L'entreprise qui distribuait du lait en poudre pour nourrissons pouvait ainsi « exercer un contrôle étendu sur la vie familiale de ses travailleurs. » Les Missionnaires n'échappent pas davantage à ces sous-entendus négatifs. Mais le livre va encore plus loin en déclarant que « Dans un premier temps, les Belges apportèrent au Congo des maladies, plus que des soins de santé... Qui plus est, le corps médical est très sélectif quant aux maladies à traiter. Il s'attaque principalement aux épidémies qui constituent une menace pour l'économie. » Le livre précise encore que « les violences qui les accompagnent parfois suscitent la peur et la répugnance des Congolais. » Quand les Belges prennent une initiative louable au Congo pour le bien-être de la population, sans lien avec l'économie et l'industrie, ce n'est pas pour améliorer les conditions de vie de la population, mais uniquement pour : « légitimer leur présence au Congo. » On cherche constamment ce qui peut jeter une ombre sur nos réalisations. Les auteurs ont encore le culot de terminer leur article en affirmant que « si certains médecins se préoccupèrent réellement du bien-être des Congolais, cela ne signifie pas pour autant que le système médical colonial était altruiste et bienveillant. » (p.334) Comme quoi, quand on veut battre un chien, on trouve toujours un bâton. ■

André de Maere d'Aertrycke